

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Puisque tout chôme en ce moment, même la mode, je propose à mes aimables lectrices une course à travers Paris ; il est à présumer que nous rencontrerons des objets intéressants à signaler. Nous laisserons de côté la toilette, sujet inépuisable à certaines époques, mais qui, aujourd'hui, nous ferait rentrer bredouille.

Arrêtons-nous devant ces beaux magasins de faïences et de cristaux. Ce qui flatte nos yeux, ce sont ces gentils objets de table, qui la parent si agréablement. Des salières en majolique : une poule couveuse dont le creux des ailes fait salière ; une autre salière en cristal émaillé ; un poëlon, qui n'irait pas au feu. La melonnière en imitation de vieux Rouen, est une heureuse invention. Quel joli effet y produisent les côtes dorées de ces cucurbitacées ! On servirait du melon rien que pour jouir de cette vue.

Les seaux à glace sont fort commodes, c'est une petite recherche qui plaît. Il y en a en cristal craquelé, cerclés de nickel ; d'autres ont la forme d'une coupe profonde et sans pied, d'autres au contraire sont haut montés.

Le service courant en verre clair de lune, ou verre Vénitien, est gai ; ce dernier de deux couleurs : topaze et bleu, fumée et rouge. Les formes des verres, genre calice, celles des cruches à eau et des aiguières à vin sont jolies. Voici un service artistique tout



Costume en mousseline-laine double gris feutre, unie et même étoffe brodée de bouquets aux teintes effacées.

Modèle de madame Bréant-Castel, 6, rue Gluck.

émaillé ; il est charmant, mais que de soucis pour la maîtresse de maison ! Un verre, une carafe cassés, c'est presque un désastre.

Le chiffre se grave sur le service simple, la couronne ou les armes aussi, sans le chiffre ; c'est la mode.

Les services en faïence nous charment avec leurs fleurs, leurs oiseaux et ces légers insectes qui voltigent à travers le feuillage. Il y en a de simplement dentelés, genre Louis XV, avec un double liseré vert et rose étrusque de deux tons ; on les chiffre. Les sucriers-panier en majolique sont faciles à manier avec leur anse tordue, unie ou décorée de fines tringles de liserons. On en voit en Rouen, en cristal émaillé, monté en métal argenté et travaillé.

Les services à bière méritent que nous les signalions aussi ; pour la campagne, nous préférons ces paniers-porte-liqueurs, tout rustiques qu'ils sont, aux caves en cristal ou en bois.

Voici des vitrines de bijoux : au lieu d'admirer, nous déplorons ces exhibitions de parures, de diamants, tout comme chez les

changeurs, cet amas de billets de banque et ces sébiles remplies d'or. Les pauvres diables dont l'estomac crie famine, ne sont-ils pas excusables des mauvais désirs que fait naître la vue de ces richesses, dont une miette appaiserait la faim de toute une famille. A côté de nous, sont arrêtées de modestes ouvrières ? dont les yeux brillent de convoitise... c'est triste.

Nous passons et nous nous arrêtons devant un joaillier bien connu. Pourquoi donc fait-il du réalisme avec tous ses bijoux ? A qui veut-il plaire ? Aucune femme de goût ne portera pour broche cet âne bête, tout de diamants habillé, sur le dos duquel se tient un jongleur en rubis, émeraude et saphirs, et ce groupe n'est pas minuscule, croyez-le. En voyant ce bijou accroché au cou d'une femme, ce vers :

Le plus âne des deux n'est pas celui qu'on pense...

vous viendrait à la pensée. Voici d'autres broches du même genre : un Quasimodo en diamants, un polichinelle, un monstre. Nous aimons mieux, quoique ne les goûtant pas beaucoup, cette ombrelle fermée, en diamants, le manche en or terminé par une perle fine ; ce canard glissant sur une tige émaillée blanche ; cette plume d'autruche faite de poussière de diamant.

La boîte à épingles en or est plus que coquette avec ses dessins émaillés rappelant la boîte à dix centimes ; elle contient quatre rangs d'épingles, les unes avec la tête en perle fine, les autres en or, de différentes grandeurs.

La glace de poche, enchâssée dans une couverture d'or mat ou unie avec un cercle de roses, est une luxueuse fantaisie ; il y a la petite boîte à poudre en or, émaillée ou toute unie, pour graver les initiales.

Comme orfèvrerie pour le service personnel, un marabout en argent, sur son petit réchaud également en argent, implique une idée d'égoïsme. Comment offrir à une amie de partager une seule tasse de café ?

La salière-marabout en platine et or, le couvercle percé pour répandre le sel, un petit moulin à café pour jouer à la dinette, tous ces objets sont charmants dans leur mignonnes proportions.

Avant de finir notre promenade, voyons encore un thé pour une personne : tasse, théière, sucrier, pot à crème et plateau en porcelaine, décorés de dessins en relief, façon japonaise et imitation d'émail translucide d'un goût parfait. Il semble que le thé doit être meilleur, pris dans cette jolie tasse ; ce que c'est que l'influence de la mise en scène !

En disant, au commencement de ce Courrier, que la mode chômait, nous oublions que mesdemoiselles Vidal viennent de faire un charmant trousseau de robes, dans lequel nous avons vu comme les prémices de ce qui se portera cet automne. Ce sont de superbes broderies veloutées sur lainage, qui se poseront en cercle entre des plis rabattus de cinq centimètres de hauteur ; c'est d'une nouveauté incontestable. Il y a la broderie en soutache un peu ancienne, mais qui sera rajeunie par des dispositions nouvelles. Nous l'avons vue placée en ifs sur un costume en léger drap amazone vert bouteille, elle faisait on ne peut mieux.

Une grosse roulière pain brûlé à rayures crème, bleues, grenat, composait, avec l'étoffe unie assortie, un costume de voyage très confortable et gracieux. Jupe en roulière, avec cinq plis verticaux, très larges, couchés et régulièrement espacés ; au bord, petit frisant en faille grenat. Polonaise unie ; les lés de derrière montés par des plis creux avec une tête crête de coq, qui laisse voir la doublure grenat. Le drapé assez enlevé. Col et parement de la manche en velours grenat.

Il y avait dans ce trousseau quelques costumes lé-

gers papillonnants de dentelle, gracieux et coquets ; des matinées d'un goût charmant et deux robes de chambre bien élégantes. Vous ne doutez pas que les façons ne fussent réussies à souhait, car mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu, ont, à juste titre, la réputation de faire très bien.

CORALIE L.

MAISON CHEUVREUX-AUBERTOT

MM. Tissier et Bourelly successeurs,
7, Boulevard Poissonnière.

Nous savons que la maison Cheuvreux-Aubertot, prépare de jolies et nouvelles confections pour la saison d'automne. Nous ne pouvons qu'en parler sommairement, car le plus grand mystère entoure le salon dans lequel prennent naissance des façons inconnues, des dispositions de garnitures charmantes. Ce que nous pouvons affirmer c'est qu'il ne sortira de là que des coquetteries aussi élégantes que comme il faut, la réputation de bien faire étant acquise à cette maison.

Nous rappellerons que les trousseaux de linge, une de ses spécialités, sont l'objet de soins particuliers. Les toiles et les batistes, les tissus de coton sont de première qualité et par conséquent d'un excellent usage. La confection des divers objets de fond ou de fantaisie est soignée dans les plus minutieux détails. Jours, broderies, dentelles, enjolivent les plus gentilles façons. Des chiffres superbes ornent les draps qui reçoivent de hautes guipures ou sont brodés de guirlandes. La maison Cheuvreux-Aubertot tient à la disposition de nos abonnées des devis de trousseaux très bien composés.

JUPONS ET TOURNURES

De madame M. Bordereau, 23, rue du Sentier.

De la bonne façon de la tournure dépend l'élégance du costume. Les draperies les plus gracieuses mal soutenues, le pouf le mieux chiffonné trop développé enlèveront toute la grâce de la toilette ; tandis que le costume le plus simple mis sur un jupon bien organisé, aura un aspect coquet et même élégant. De tous les jupons et tournures que nous avons examinés, et nous en avons vu beaucoup, aucun ne nous ont paru aussi bien réussi que ceux de madame M. Bordereau. Les cercles sont disposés de manière à donner une courbe fuyante fort gracieuse ; la tournure qui s'adapte au jupon soutient le pouf qui ne peut s'affaisser. Ce jupon dispense de tout autre jupon. Il se fait très élégant en surah noir garni de volants et de dentelle, ou en satin. On le fait en cachemire, on le garnit de velours.

Il y a chez madame Bordereau beaucoup de tournures de formes variées, plus ou moins développées et qui s'adressent à toutes les tailles ; elles sont en escot rouge, en nan-zouk, en satin noir ou de couleur.

TRICOTAGE DES TAPIS DE SMYRNE

Oriental Wood ou laine Orientale, MM. Dulac et Dontal,
Seuls dépositaires pour la France,
88, boulevard Sébastopol.

Nous avons dit à nos lectrices que MM. Dulac et Dontal, pour faciliter l'acquisition des matériaux nécessaires à cet ouvrage, avaient déposé chez les merciers et dans les maisons de travaux pour dames, aussi bien dans les villes

de province, d'une certaine importance, qu'à Paris, des boîtes préparées, en manière d'échantillon. Si dans les villes qu'elles habitent, elles ne peuvent pas se les procurer, nous les prions d'écrire directement à l'adresse donnée. Ces boîtes contiennent des aiguilles à tricoter, une règle pour couper les laines bien régulièrement, du coton à tricoter et le dessin de Smyrne colorié à reproduire. Le travail est des plus élémentaires : c'est la maille simple du tricot dans laquelle on prend un brin de laine dont la couleur dépend du dessin, naturellement. L'imitation est parfaite et l'ouvrage intéressant à faire. Nous le désignons aux dames âgées dont la vue faible ne permet pas les travaux fatigants.

VELOUTINE FAY

9, rue de la Paix, Paris.

Inaltérable, légère et impalpable, telles sont les qualités qui distinguent cette excellente poudre de riz au bismuth, elle peut traverser les mers sans s'altérer. La veloutine, dont il est inutile de charger le visage, rend la peau diaphane, lui donne le velouté de la pêche. Elle est hygiénique, parce qu'elle est aussi tonique que rafraichissante. Son usage est fort répandu. On la conseille de préférence à toutes ces compositions, souvent malsaines, que l'on vend partout et à des prix en apparence modiques, mais fort chers, en réalité, vu la qualité médiocre du produit. La veloutine ne coûte que 4 fr. la boîte ou 5 fr. avec la houppette, et comme il en faut mettre très peu sur le visage, une boîte dure longtemps; il y a donc, avec une économie réelle, la certitude d'user d'une des meilleures préparations connues.

NOUVEAUTÉS ÉLÉGANTES D'AUTOMNE

De la Compagnie des Indes, 27, rue du Quatre-Septembre.

Les nouveautés pour costumes d'automne se font en étoffes de laine imitant la *Bure*; la mode étant aux costumes sans draperies, demande des étoffes ayant du sou-

ten. Voici d'abord l'*Esau*, tissu en vogue pour cet automne; nous en avons sept types à rayures différentes, ces rayures sont de tons fondus et fort harmonieux. On fait des costumes complets ou mélangés de même étoffe unie; le prix fort modique permet de composer un élégant costume pour 44 francs; le tissu a 1 m. 20 de largeur et ne coûte que 5 fr. 50 le mètre; cette même laine se tisse avec

des dessins formant brochés à 5 fr. 75 le mètre, l'uni pareil 5 fr. 25 le mètre; ce sont de ces tissus qui ne craignent rien et ne donnent que l'ennui de ne pouvoir les user.

Dans ce genre d'étoffe, un tissu présentant les mêmes avantages, mais avec un lainage bouclé sur le fond uni, faisant camaïeu, coûte 9 fr. 50 le mètre, ces tissus que Messieurs Roullier frères et C^{ie} ont fait fabriquer spécialement, se trouvent dans leurs magasins, 27, rue du Quatre-Septembre; leur nombre en est si grand que nous ne saurions les décrire, mieux vaut demander des échantillons qui sont toujours envoyés avec une extrême complaisance.

Parmi les dernières créations, nous avons remarqué en toutes nuances le *Crêpe Anglais* pure laine, genre Cheviot, à 5 fr. 50 le mètre; les *Grosses diagonales* qui se composent de nuances mêlées, depuis 5 fr. 75 le mètre. *Des brochés* sur fond à grosse côte genre Bengaline, à 7 fr. 25 le mètre, l'uni assorti à 6 fr. 75. Un petit *drap léger*, tissé broché à 5 fr. 75 c. et l'uni à 5 fr. 25 c., dans lequel nous trouvons l'assortiment des coloris nouveaux, sans oublier la teinte Saint-Bruno. Un *broché* sur beau cachemire de l'Inde foulé, étoffe

moelleuse et chaude à 7 fr. 25 le mètre; l'uni ne coûte que 5 fr. 25; toutes ces nouveautés sont en grande largeur.

Pour toilettes très habillées en laine, de riches dessins en *velours frisé* coûtent 12 fr. 50 le mètre en 0 m. 56 de largeur, sur fonds unis ou glacés; les unis coûtent, suivant la qualité 4 fr. 75 ou 5 fr. 90 le mètre. Enfin pour la saison d'automne, Messieurs Roullier frères et C^{ie} offrent aux dames un choix considérable de cachemires de l'Inde et d'Ecosse, de Serges, de Cheviot noirs d'excellentes qualités, à des prix plus que raisonnables.



Costume en lainage vert de gris.
Modèle de madame Hubler, 10, place Vendôme.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 85 et 87).

Costume en mousseline laine double gris feutre unie et même étoffe brodée au point de-croix, de bouquets aux teintes effacées. — Jupe en taffetas, au bas trois petits plissés rabattant l'un sur l'autre. Au-dessus un haut volant plissé alternativement d'un large plis creux et de plis couchés. Une première draperie en tissu brodé est chiffonnée de plis et un peu retroussée à droite par quelques plis

perdus sous le relevé châtelaine, d'une seconde draperie, laquelle est en lainage uni et disposée en pouf. Corsage à longue pointe et à postillon; plissé entre les deux pointes fournies par le petit côté du dos. Un plastron-bouillon brodé, cerné de revers unis, aux angles, un bouquet brodé découpé dans l'étoffe. Même ornement au parement de la manche. Un nœud en ottoman à la taille. Un col droit.

Costume en lainage gris orné de tresse de ton foncé. — Jupe simple avec un frisottant au bord, surmonté de sept rangs de tresse de même couleur mais de ton foncé. Tunique drapée très haut sur les hanches et disposée en pouf formant cascade. Corsage à pointe ouvert, sous l'encolure montante, en forme de triangle. Ce décolleté est voilé d'une

chemisette en étamine écrue, que cernent deux revers zébrés de tresse retenue par des boutons dorés. Sous la poitrine, tresse disposée en brandebourgs, diminuant de largeur vers la pointe du corsage, col droit et parement de la manche zébrés de tresse.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4485

Costume de château en taffetas changeant uni et à semé velouté. — Jupe en taffetas garnie d'un plissé et de deux volants en dentelle rabattant l'un sur l'autre. Au-dessus, une seconde jupe plissée; dentelle au bord inférieur, avec une très petite draperie en taffetas velouté sur laquelle se détache une première draperie en taffetas uni. Derrière, les lés plissés tombent droit. Corsage en taffetas broché à pointe, le bord appliqué d'un velours rubis noué derrière. Un col droit en velours, un bracelet à la manche sur lequel se chiffonne une dentelle. — Fichu en dentelle, pincé à la taille. — Bas grenat. — Souliers mordorés. — Gants de Suède. — Capote en dentelle doublée en velours rubis; sous la passe, touffe de coques; fleurs mélangées dessus. — Ombrelle en soie changeante, le dessus bouillonné de gaze.

Costume en voile double vert-de-gris. — Sous-jupe en taffetas. Devant, un tablier plissé sur lequel sont posés deux panneaux foyants, décorés de trois quilles en perles et passementerie assorties; au-delà du panneau, près du pouf, une quille plissée. Paniers faits de plis plats pincés devant, et perdus sous le pouf. Mantille en dentelle. Le fichu en tulle brodé de perles avec un gilet en velours. Le dos a la même forme. Le tout est appliqué sur un gros tulle. Deux rangs de dentelle simulent une manche; cette même dentelle fournit un joli pouf et deux pans serrés à la taille par des attaches en ruban de satin. — Bas de fil d'Ecosse grenat. — Souliers en chevreau. — Gants de Suède. — Chapeau en dentelle bise orné d'ottoman chiffonné en coque; une tête de plume beige sur le côté.

CHRONIQUE

Les ennemis avant la défaite et les ennemis après. Nos amis les Anglais. *Souvent nation varie!* — Les tireurs de Vincennes. Jeanne d'Arc devient populaire. — La cuisinière de M. le Ministre. — La première ride et la première lampe. A quoi l'on pense en Automne.



Le mot « amusant » pouvait s'appliquer à une chose qui coûte des vies humaines, fût-ce la vie du moins développé des Samoièdes, je dirais que nous faisons, en ce moment, une guerre bien amusante.

D'abord nous sommes vainqueurs, ce qui est toujours fort agréable, et ce qui l'est particulièrement pour nous autres, je n'ai pas besoin de dire pourquoi. Il y a eu, sur les boulevards, un commencement d'enthousiasme et les journaux, même de l'opposition irréconciliable, ont écrasé, au coin de leur paupière, une larme de joie patriotique.

Certes, nos soldats et nos marins méritent bien, les braves gens! cet enthousiasme et cette larme. Mais il est amusant de voir les dits journaux parler d'une façon si différente avant et après.

Avant, il n'y avait qu'à sacrer un peu haut, à froncer les courcils, à frapper du poing sur la table. Les Chinois! est-ce que cela existe, les Chinois? est-ce que cela se bat, les Chinois? Un coup de canon — à poudre — et vous verrez les millions de l'indemnité de guerre tomber d'eux-mêmes dans les mains de nos diplomates.

Après, il n'était question que de forts, de casemates,

de blindages, de canons Krüpp, de torpilles. Puis on a publié des listes lugubres de blessés et de morts. Comment! des blessés? Comment! des morts? Les Chinois se battent donc?

Comme des lions! Seulement leurs canons étaient tournés dans la direction de la mer et notre flotte venait sur eux par le côté de la terre ferme. Avouez que voilà de ces choses qui n'arrivent qu'aux Chinois. D'ordinaire, la difficulté est d'entrer chez l'ennemi. Cette fois, la grosse question était d'en sortir, et franchement, ne pas en sortir eût été plus grave que de n'y point entrer.

Nos bons amis les Anglais ont espéré pendant vingt-quatre heures que l'Amiral Courbet et ses navires allaient devenir définitivement les pensionnaires de Fou-Tchéou. Bien amusants aussi, les anglais, avec leur apitoiement de clergymen doux et leurs larmes de crocodiles.... des bords du Nil. Oh! la guerre, les ruines, les tueries inutiles, les fleuves charriant par centaines les corps de pauvres diables inhumainement massacrés! Est-ce qu'une nation civilisée commet de pareilles horreurs?

Alors, voilà les parisiens furieux et, dans l'espace d'un après-midi, passant à des exagérations telles que je me garderai bien de les répéter ici, par considération pour eux. Tout ce que je puis dire c'est que, depuis 14 ans, nos autres amis les Allemands n'avaient point été si populaires chez nous. J'ai rarement vu la comédie humaine grimacer à ce point sur les tréteaux de la réalité. Certes, la réflexion a pris le dessus et aussi la pudeur d'une défaillance de mémoire momentanée.



4485

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48.

Coiffures de M^{lle} VIDAL, 104, r. de Richelieu. Stoffes en foulard de la COMPAGNIE DES INDES 21, r. du 4 Septembre. Corsets de M^{me} EMMA GUELLE, 11, Avenue de l'Opéra. Jupons et Cournure de M^{me} BORDEREAU, 32, r. du Sentier. Machines à coudre, H. VIGNERON, 70, Bd. Sebastopol.

Mais ces crises du bon sens public laissent toujours des traces, de même que les crises du cerveau des individus. Chères lectrices, souvenez-vous de ma prophétie :

A Baden, l'année prochaine, la liste des étrangers contiendra plus de noms français qu'elle n'en a contenu depuis la guerre.

Grâce aux dépêches de l'Amiral Courbet, le mois d'août s'est achevé et le mois de septembre a commencé sans que les Parisiens soient morts d'ennui, ni les journaux d'inanition.

D'ailleurs, ces triomphes lointains ont tous les avantages de la victoire sans avoir les inconvénients de la guerre. La physionomie de la capitale n'a pas varié. A l'heure du Bois, les quatre ou cinq mandarins de l'Ambassade n'égayent plus de leurs costumes l'oasis de la *potinière*, et le pauvre Tchen-Ki-Tong doit corriger en ce moment, à Berlin, pour les éditions suivantes de son livre, le chapitre concernant *feu* l'arsenal de Fou-Tchéou. Voilà tout le changement visible.

Comme pour répondre, de loin, aux fusillades du fleuve Min, on vient de brûler force cartouches dans le polygone de Vincennes. Depuis quelque temps, les gymnastes tenaient le haut du pavé. On ne couronnait pas une rosière sans qu'ils fussent de la fête, et leur présence à l'inauguration de la statue de George Sand n'avait pas laissé que d'exciter en moi quelque étonnement.

Maintenant, les gymnastes sont détronés par les tireurs, de braves garçons aussi, venus un peu de partout, avec des costumes plus ou moins réussis et les meilleures intentions du monde. Seulement, je trouve qu'ils ont singulièrement choisi certains de leurs patrons.

Ainsi, je ne me serais jamais attendue à rencontrer Vercingétorix dans la tribune d'honneur d'un *stand*. C'était, à coup sûr, un illustre et brave guerrier, mais le chasseur lui était aussi étranger, sinon plus, que le trapèze ou les barres parallèles à George Sand déjà nommée.

L'objection n'est guère moins forte en ce qui concerne Jeanne d'Arc, car c'est à coups d'épée et de masse d'armes plutôt qu'à coups de fusil que la robuste fille a chassé les Anglais, lesquels furent moins tendres pour l'héroïne de Compiègne qu'ils ne le sont aujourd'hui pour les héros du Min.

Mais Jeanne d'Arc est en passe de devenir à la mode, et l'on parle d'établir, en son honneur, une autre fête nationale. Je crois même que la chose serait déjà faite si la bergère de Domremy ne s'était posée en légitimiste cléricale dans plusieurs circonstances, notamment en assistant dans la cathédrale de Reims au sacre d'un roi de France.

Il est vrai que le feu purifie tout.

Le hasard m'a mis, l'autre jour, face à face avec une autre héroïne, aussi intrépide dans son genre. Je veux parler d'Yvonne, la cuisinière de monsieur le Ministre de l'Intérieur.

Je montais — pour rendre un service à mon curé de

campagne — le somptueux escalier de l'hôtel de la place Beauvau et j'étais déjà un peu intimidée par les huissiers à chaîne, quand je le fus bien davantage par une femme à la mine modeste, mais à l'allure martiale, qui descendait les degrés de marbre ayant au bras un énorme panier, et regardant tout le monde d'un air peu tendre.

Informations prises (il faut avoir des amis partout) je venais de croiser un personnage à qui nul, dans tout le ministère, n'a, jusqu'à présent, réussi à tenir tête. Il est vrai qu'Yvonne est entrée il y a quelque trente ans au service de M. Waldeck-Rousseau père, et que M. Waldeck-Rousseau fils n'est point marié.

De là le dédain profond — et invincible — de la vieille servante pour cette institution inconnue en province qu'on nomme à Paris : l'escalier de service. En vain son maître — qu'on prétend autoritaire, mais il ne l'est qu'avec ses préfets — lui a demandé timidement quelques concessions à cet égard.

« L'escalier de service est trop étroit pour moi, a dit la descendante des Celtes, qui n'a rien d'une sylphide.

— Passez-y du moins quand vous avez votre panier.

— C'est justement alors qu'il ne serait pas assez large. »

Et les hauts dignitaires qui vont entretenir le Ministre continuent à croiser les côtelettes et les poireaux de son Excellence.

M. Waldeck-Rousseau qui ne trouverait pas, pour la moitié de ses appointements, de majordome assez hardi pour affronter ce cordon-bleu redoutable, est en butte, s'il faut l'en croire, à des discussions continuelles avec Yvonne au sujet des comptes. Mais, contrairement à ce qui arrive d'ordinaire, il faut se fâcher pour que mademoiselle fasse de la dépense. Heureux Ministre ! Malheureux invités !

« Puisque vous sortez, disait-il l'autre jour à un de ceux qui l'approchent, passez donc chez mon marchand de vin. J'ai du monde à dîner et je voudrais quelques bouteilles présentables. Mais tâchez que ma cuisinière n'en sache rien. Elle irait les rendre contre de moins chères »

Au rôti, deux heures plus tard, le Ministre et son confident échangeaient une grimace significative en ingurgitant une piquette déplorable. Yvonne avait passé par là.

Depuis ma dernière Chronique, la saison a vieilli. C'est toujours la belle saison, mais c'est une belle qui a sa première ride et vient de constater qu'elle mesure deux centimètres de plus à la taille. Cela s'est fait tout d'un coup. — Vous verrez plus tard, mesdemoiselles, comme ces choses-là se font tout d'un coup.

Un beau jour, en revenant du Bois, j'ai aperçu du haut de l'Étoile, de vilains bees de gaz déjà brillants du côté de la Concorde. Trois jours après, j'ai trouvé les allumeurs à la *potinière*. La semaine n'était pas finie, qu'un soir, en rentrant chez moi, qu'est-ce que je découvre ? une lampe allumée sur la table ! Cela m'a donné un coup comme la première fois où, dans un grand dîner, j'étais à la droite du maître de maison.

« Hum ! me suis-je dit, Constance, ma chère, nous ne sommes plus au printemps. »

(La suite à la page 92.)



Costumes de jeune fille et de jeune femme, pour grand diner d'ouverture de la chasse.

DE MESDEMOISELLES VIDAL, 104, RUE DE RICHELIEU

Costume de jeune fille.—Jupe en taffetas bleu couverte d'une jupe en crêpe bleu ornée, dans le bas, de cinq plis rabattus; corsage montant en taffetas, à petite basque perdue sous la jupe. Blouse en mousseline blanche brodée de pois avec une dentelle au bord. L'encolure est froncée autour d'un col droit, que recouvre le haut d'une collerette Colombine, piquée, de côté, d'un chou en ruban de satin bleu-vert turquoise. Une ceinture en satin resserre l'ampleur de la taille, et s'attache sous un chou en satin; même ornement sur les plis intérieurs de la draperie de la manche. Le relevé de côté se compose d'une suite de plis rentrés et maintenus par des points invisibles; d'autres plis, plus larges, drapent légèrement les lés de derrière.

Robe en satin vert-de-gris broché de roses brodées d'or, et satin uni vieux rose, garnie de dentelle brodée de perles vertes et mordorées. — Jupe en satin vert-de-gris, appliquée de panneaux en satin rose en-

tourés de dentelle brodée; le rang perpendiculaire descend jusqu'au bord de la jupe, bord dépassé par un frissonnant de dentelle. La partie supérieure du panneau est faite de quatre plis ronds retournés à l'envers, qui forment un panier-poche sous lequel sont montés des plis ronds, d'où sortent des plis plats tout en satin rose ancien. Au bas et au milieu du tablier, un soleil fait de coques en satin rose ancien. La traîne carrée est faite de quatre grands plis: deux en satin rose ancien, deux en satin vert; elle n'est assujettie à la jupe que jusqu'au bas du panneau; toute la partie inférieure est libre. La croupe arrondie est accentuée. Corsage en satin vert-de-gris à très longue pointe, ouvert en V devant et au dos, et lacé derrière. Un liseré à l'entournure, et un nœud Louis XIII en satin vieux rose à l'épaule. Dans les cheveux, pouf de plumes vieux rose et vert-de-gris.



Costumes de jeune femme et de jeune fille, pour fêtes cynégétiques.

DE MADAME BRÉANT-CASTEL, 6, RUE GLUCK

Costume en étamine de laine crème et velours rubis. — Jupe en taffetas, garnie d'un premier volant dentelé, les dents bordées d'un velours rubis; elle est couverte d'une jupe en étamine également dentelée et légèrement relevée de fronces sous une quille étroite de velours rubis. A partir de cette quille, les lés de derrière sont couverts de volants de dentelle coupés d'une seconde quille en velours. La traîne en velours, montée par des plis creux, n'est assujettie que sur le haut de la quille; elle laisse donc voir toute la garniture des lés de derrière; une coque en velours réunit les deux quilles. Corsage lacé derrière avec une ceinture en velours qui forme une pointe accentuée devant et au dos; un chou en dentelle à la taille, de côté, et une ouverture en V sur une pièce en velours à col droit. A la manche arrêtée au coude, un revers en velours et une dentelle.

Costume en foulard gris perle imprimé de bouquets Pompadour, pour jeune fille. — Jupe en taffetas couverte par une jupe en foulard, montée tout autour de la taille par des plis ronds. A vingt-cinq centimètres de son bord inférieur, on forme les plis et on fronce pour produire l'effet d'un haut bouillonné fait de plis; sur ces fronces se monte un haut volant de dentelle, qui se trouve soutenu par la partie libre de la jupe. Tunique en foulard, rehaussée de dentelle et relevée, à gauche, en un petit panier dont les plis sont disposés en arête. Le poul est développé avec de longs pans croisés. Corsage à basque; une dentelle au bord se chiffonne sur la pointe du dos. L'encolure tout à fait dégagée, reçoit une haute dentelle plissée, disposée en col rabattu. A la manche demi-longue un parement en velours vert bouteille garni de dentelle.

Et, pour achever le tableau, à côté de la lampe il y avait une lettre, une lettre m'invitant à l'*Opéra-Comique*, pour le soir même.

« Ah! non! ai-je protesté avec énergie. Passe pour la lampe, puisqu'il le faut! Mais l'*Opéra-Comique*, pas encore! »

Alors, je me suis mise à ma fenêtre, en attendant le dîner. En face de moi, des persiennes fermées depuis plusieurs semaines s'étaient rouvertes. On défaisait des malles et la chambre était remplie d'affreux chapeaux de paille lavés par la pluie, de chaussures rougies par la mer, de paniers portant des noms de ville brodés en laine rouge. C'étaient des gens qui avaient *loué* pour le mois d'août et que la fin de leur bail refaisait Parisiens, par force.

Cependant l'heure était venue de me mettre à table et ma cuisinière — un tyran presque comparable à celui de M. Waldeck-Rousseau — semblait très anxieuse de me voir obéir sans tarder. Au rôti, je compris tout. Justine m'avait fait la surprise d'un perdreau, et un perdreau qui est resté deux minutes de trop à la broche...

« Comment! Justine, la chasse est ouverte? Nous sommes en septembre? »

Septembre, le perdreau, la lampe allumée, les théâtres rouverts, tout cela, vous l'avouerez-je? m'a rendue un peu sombre. J'avais l'impression d'un je ne sais quoi qui s'enfuit et qui s'échappe. On eût dit que tous

les souvenirs mélancoliques de ma vie s'étaient donné rendez-vous dans mon cerveau ce soir-là.

J'entendais le premier accès de toux de ma pauvre Marguerite, un certain soir où, malgré mes douze ans, je compris le regard désolé que nos parents échangeaient d'un côté de la table à l'autre, sans que ma sœur s'en doutât. Six semaines après nous étions à Cannes. Nous y retournâmes l'année suivante... puis nous n'eûmes plus besoin d'y retourner.

Je revoyais ce bal blanc que vous donnâtes l'autre hiver, chère baronne, et où ma bien-aimée Laure eut tant de succès, trop de succès, hélas! Un méchant homme la fit valser je ne sais combien de fois, puis il l'invita pour le cotillon, le monstre! Le cotillon! Franchement elle aurait bien pu le donner à un autre. Mais *c'était écrit*, et quand le beau danseur trouva moyen d'être là, dans l'antichambre, et posa le camail de satin blanc sur les jeunes épaules roses — comme si on avait eu besoin de lui, l'intrigant! — leurs yeux se rencontrèrent et... je compris que le plus cher, le plus vrai printemps de ma vie allait s'en aller.

Ce soir elle m'a écrit. Écoutez comment elle finit sa lettre, l'égoïste :

« Enfin, il n'y a pas à dire, nous sommes en automne. » Mais sais-tu ce que j'ai découvert, petite mère chérie? C'est que l'automne est la plus douce des saisons pour ceux qui sont heureux. »

Pour ceux-là, peut-être. Mais pour les autres?...

CONSTANCE.

LA DUCHESSE DE CHATELLERAULT

(SUITE)



DANS celui des femmes, bien entendu; car elles me feraient pitié, si je les croyais condamnées à ne servir que d'amusements aux hommes, lorsque le service du roi et de leur pays n'appelle pas ceux-ci à d'autres fonctions!

— Je vois, madame, que vos illusions n'ont pas encore eu le temps de s'évanouir! Mais, de si loin que vous les ayez apportées, vous les perdrez, quand vous reconnaîtrez sur quel fond d'intrigues se basent les plus sérieux projets.

— Est-ce à dire, monsieur le duc, demanda la jeune femme avec une émotion mal contenue, que votre sagesse ait sombré, dans ce milieu léger et charmant, dont votre expérience essaie de me faire apprécier tout le mérite?

— A Dieu ne plaise, madame, que je compromette ma cause auprès de vous, en me faisant plus longtemps le champion de ce que blâme votre vertu. Mais soyez indulgente pour l'air qu'on respire ici. Car, s'il faut vous le confesser, dit le duc en s'inclinant, il m'enivre, en ce moment, beaucoup plus qu'il ne le faudrait pour mon repos.

— Je suppose, répondit la jeune femme avec hauteur, qu'il serait convenable de faire semblant de ne pas

vous comprendre. Mais, à quoi bon? J'aime mieux vous affirmer que la cour n'aura aucun attrait pour moi, si je dois y attendre seulement, des hommages que ma situation m'interdit et que ma raison condamne.

— Est-ce donc un mal que le don de charmer, madame? Et vous faut-il tant défendre contre des sentiments que votre vue seule fait naître?

— Mais, si ces sentiments m'offensent, dois-je, monsieur, les supporter? Et ne puis-je espérer autre chose qu'une rivalité avec des femmes dont quelques-unes, certainement, doivent être aussi blessées que moi, du sot rôle qu'il plaît aux hommes de leur infliger!

— Ce sot rôle, ainsi que vous le nommez, madame, ne leur apparaît pas comme à vous. Il constitue leur empire et peut servir leurs familles et leur fortune!

— Empire bien borné, et fortune mal assise, dit la jeune femme froidement.

— Bah! acheva légèrement, le duc, c'est souvent de l'aveu même d'un mari qu'elles remplissent ce rôle avec une ardeur qui étonnerait bien votre réserve.

— Alors je dois supposer que ces maris, si tolérants, le sont aussi pour leurs plaisirs à eux?

Le duc s'inclina en souriant sans répondre.

« Allons, monsieur, dit la jeune femme, s'animant

dans une discussion vers laquelle le duc l'entraînait, faute de la pouvoir amener sur un autre terrain, ne soutenez pas plus longtemps une vilaine thèse, qui doit trouver peu de partisans près de notre roi.

— Le roi, madame, qui aime sa Cour brillante, ne se déplaît pas au récit des intrigues qui s'y produisent, quoique sa discrétion, très connue, ne laisse jamais apercevoir qu'il en sache rien.

— Je crois que vous calomniez le roi, monsieur ! Sa Majesté ne peut permettre que sa cour devienne ainsi le lieu où, sous forme d'ambition, peut sombrer l'honneur des ménages.

— S'il ne le permet pas, madame, toute sa puissance ne le saurait empêcher !

— Eh bien ! quant à moi, je justifierai le tendre intérêt que Sa Majesté me témoigne. Et, s'il faut l'avouer, ajouta la jeune femme en riant, le roi m'a tellement mise sous le charme, que de lui seul j'accepterais un langage qui me blesserait en tout autre.

— Permettez-moi, alors, madame, d'essayer de mettre Sa Majesté dans mes intérêts, et de la prier de me faire accorder un peu des sentiments que vous lui avez voués.

— Il serait singulier, répondit-elle en souriant, que le roi fut acquis à chacun de nous deux, en chose si contraire. Je veux bien m'expliquer vos succès, monsieur le duc ; mais, en ce qui me concerne, je compte y rester étrangère.

Puis, lui faisant une légère inclination, elle alla rejoindre la princesse, en ajoutant, avec une grâce hautaine :

« Si le hasard nous procure encore des occasions de rapprochement, j'espère connaître, sous un autre aspect, l'homme auquel le roi et la France doivent, dit-on, des services plus grands que des conquêtes de femmes ! »

Le duc de Châtellerauld, il faut bien l'avouer, n'était pas habitué à la résistance. La fière dignité de cette belle jeune femme était de nature à piquer son amour-propre ; et il reconnaissait, avec dépit, qu'elle avait fait sur lui une impression dont le cœur n'était pas absent.

« Eh bien ! duc, demanda le comte d'Ayen, en lui touchant légèrement l'épaule : Est-ce que cette beauté va mettre toutes les autres en déroute et vous faire oublier que le Rhin nous attend ? »

— Au diable le Rhin, comte ! Je dépose les armes et me fais courtisan. »

VI

« Je l'ai vu, chère Jacqueline ! Ma main tremble, mon cœur bat, rien qu'à ce souvenir. Ah ! je ne regretterai jamais, quoiqu'il arrive, d'être venue le disputer aux séductions qui me l'avaient enlevé ! Dieu est pour les causes saintes. La mienne pourrait-elle lui paraître moins touchante, aujourd'hui que le charme exercé par le duc rend mes efforts moins méritants.

Il est bien l'homme que je voyais dans mes rêves, celui qui avait frappé mon imagination d'enfant. Depuis lors, il a tellement grandi dans l'opinion

publique, que je me demande avec effroi si je suis digne de tout l'honneur apporté à la femme qu'il a épousée ?

Et pourtant, je sens en mon cœur un désir immense d'en être aimée, de l'avoir à moi et aussi de l'arracher à toutes ces intrigues que sa facilité encourage.

Il est vraiment beau. Il apporte, jusque dans les choses les plus frivoles, une séduction qui réside encore moins dans le sentiment que l'on a de sa supériorité, que dans un regard fier et profond, et qui sait briller d'amour. Sa voix, douce, a parfois l'accent impératif du maître. La Cour acclame sa bravoure et ses services. Les femmes se le disputent ; tous le traitent en enfant gâté. Jusqu'au roi, qu'il a su charmer !

Et lui, entraîné par cette vie mondaine où tout lui sourit, ne fait pas à son monde l'honneur de lui montrer les qualités sérieuses que ses talents révèlent.

Tu vas me reprocher de m'attarder aux commettres ? Vois-tu, c'est que j'ai peur de parler de moi ! J'étais bien résolue à le conquérir, mais non pas à abdiquer tout ressentiment. Et me voilà avouant que je lui ai rendu les armes presque sans défense. N'ai-je été si captivée que parce que je le sentais à moi ? Mais, étant ce que je lui suis, sa recherche devrait m'offenser.

J'arrivai au bal, mes yeux, le cherchant au milieu de cette foule brillante, espéraient le reconnaître. Il était trop entouré. Cependant il m'aperçut, car à peine étais-je assise, que M. le duc du Maine me le présenta en me disant :

Madame, monsieur le duc de Châtellerauld ! Son nom, ainsi prononcé, me donna une émotion que je craignais de lui faire remarquer. Heureusement, notre entrée en matière prit tout de suite une tournure légère qui, en me rendant mon orgueil, me permit de lui dissimuler les divers sentiments par lesquels il me faisait passer.

Ah ! comme il plaidait bien la cause des autres ! Mais la sienne ? S'il avait deviné que chaque mot pouvait me paraître un outrage, qu'aurait-il dit ? Il voulait me plaire, il voulait être séduisant. Pour lui, le vouloir c'est l'être. Nous avons causé plus longtemps qu'une première présentation ne l'autorisait. Puis, je me suis levée pour le congédier, craignant que plus de condescendance ne lui parût une preuve de son empire.

Comme j'ai à la Cour le mérite de la nouveauté, j'ai été fort entourée pendant toute la durée du bal. J'ai pu constater que ses yeux, qui ne me quittaient pas, avaient des éclairs que j'aurais volontiers attribués à la jalousie. Néanmoins je dois être en garde contre des désirs pouvant me faire prendre pour la réalité ce qui, peut-être, n'est qu'un effet de mon imagination.

On m'a félicitée du succès que j'avais eu près de lui. J'ai pris les compliments de haut. Je passe pour une énigme, et la puissante protection qui m'est accordée me met à l'abri de toute indiscretion. Plus tard, comme je suivais la Princesse qui se retirait, il s'est retrouvé tout à coup à mon côté, et m'a demandé d'une voix dont la douceur contenue était une prière : « vous reverrai-je ? » Je ne sais, lui ai-je

» répondu d'un air que j'ai essayé de rendre naturel, » *je suis ici comme un oiseau de passage. Mais, mon-* » sieur le duc, je ne pose pas comme vous, mon nid » aux branches des arbres qui attirent la foudre. Vous » aimez les batailles, la gloire vous séduit, et vous » serez parti avant que je ne songe à m'éloigner.

» Alors, madame; a-t-il dit en s'inclinant, je choi-

» sirai mon terrain et ne combattrai plus qu'ici.

» En se rencontrant, nos yeux se troublèrent comme » s'il y avait déjà un secret entre nous. Et avec quel » enchantement j'ai senti mon âme toute entière pas-

» ser dans la sienne! J'ai emporté en moi un bonheur » qui efface à jamais tous les chagrins passés.

» Maintenant, puisse mon cœur ne pas me trahir, et » me laisser gagner la sainte cause de l'épouse, et non » pas uniquement celle de la femme.

» Quoi! vas-tu t'écrier! Et pas un mot de tant de » choses nouvelles, de la Cour, de ses personnages, » du roi surtout?

» C'est que, vois-tu, tout, pour moi, se résume en » ceci: Etre aimée! être aimée pour qu'il me pardonne » de le tromper ainsi. Etre assez aimée pour qu'il bé-

» nisse nos liens! Etre trop aimée, afin qu'il me » préfère à tout ce qui a fait l'attrait de sa vie, jus-

» qu'ici.

» Mon Dieu, puis-je fonder tant d'espoir sur les » chances si aléatoires que m'offre cette terrible rivale » qui a nom: la Cour?

» Et quelle rivale! quel composé de toutes les sé-

» ductions! Des femmes charmantes par leur grâce et » leur esprit. Des hommes que leurs services, leurs » noms, leurs emplois, mettent en relief! Des princes » courtisans, des généraux, des poètes, tout cela » rayonnant autour de celui qui est l'âme de ce noble » assemblage.

» Le roi!

» Inclina-toi, devant ce nom qui est le résumé de » toutes les gloires et de toutes les grandeurs.

» Le roi a plus de soixante ans, mais il a conservé » cet attrait unique qu'on nous avait dépeint, et que » lui ont valu un visage singulièrement beau et une » grâce naturelle.

» Il a une grande majesté, s'alliant très bien à la » galanterie qu'il conserve vis-à-vis des moindres » femmes, malgré une gravité leur imposant.

» Le respect qu'imprime sa présence, n'empêche » pas d'en apprécier les charmes; et il a un air de » bonté, jusque dans les réprimandes qu'il adresse.

» Enfin, te le dirai-je, si M. de Châtellerauld avait » un rival dans mon cœur, ce serait le roi. L'intérêt » qu'il m'a témoigné, la douceur imposante avec » laquelle il est entré dans mes projets et les a rendus » praticables, me donnent, pour lui, un enthousiasme » et une reconnaissance que je voudrais pouvoir lui » témoigner, si c'était une chose possible.

» Chère Jacqueline, je ne te parle guère de toi. Mais » cette lettre n'est-elle pas toute une preuve d'amitié? » Prends pitié de mon pauvre cousin de Kergan et ne » lui marchande pas, comme tu le fais, les témoigna- » ges de ta sympathie. Il peut être si heureux par » toi!

» Que dira ma tante la chanoinesse, quand elle » saura que j'ai osé aborder, sans leçons préalables, » la Majesté Royale. Foudres et tempêtes! Je ferai

» bien d'essayer de l'adoucir, par la répétition des ré- » vérences que je suis censée avoir apprises à sa haute » école. Je t'en prie, entretiens-là dans un esprit de » douceur qui permette à mes aïeux de dormir dans » leurs cadres, sans entendre anathématiser leur mal-

» heureuse descendance.

» Adieu, chère Jacqueline. J'espère t'envoyer un » autre chapitre de mon roman, en attendant que le » tome soit complet. Mes souvenirs à mes vieux murs » de la Roche-Bernard. »

VII

Il était neuf heures du soir. Le roi n'était pas encore entré chez madame de Maintenon. Les courtisans attendaient, dans la galerie qui précédait la chambre du lit, que sa Majesté passât pour aller souper.

Le cabinet de madame de Maintenon dépendait de son appartement, qui faisait face à la salle des gardes du roi. C'était un sanctuaire où bien peu de personnes étaient admises. Vivant à l'extérieur, avec simplicité, elle était reine chez elle. Arbitre sans bornes de la conduite de tout ce qui faisait partie de la Cour, sa transparente énigme ne servait qu'à la faire redouter davantage.

Très causante, prête à rendre, malgré sa toute puissance, ce qui était dû à chacun; d'un abord poli et même affable, elle imposait pourtant plus qu'elle ne plaisait.

Fort changeante en amitiés, elle eut cependant deux faibles qui ne se démentirent jamais: son dévouement au duc du Maine, qu'elle avait élevé, et sa passion pour la duchesse de Bourgogne.

Ce soir là, elle avait congédié ses femmes et s'amusa des saillies de la duchesse, qui voltigeait par le cabinet, bousculant ses papiers et lui sautant au cou avec une liberté qui lui avait gagné le cœur.

La princesse n'était pas venue seule, cependant. Elle avait introduit madame de Châtellerauld, pour laquelle elle s'était prise d'amitié, et dont la situation, si étrange, intéressait et amusait le roi et madame de Maintenon. Cet intérêt qui ne pouvait échapper aux courtisans, ajoutait encore au prestige exercé par cette belle jeune femme, passant si fière et si indifférente, au milieu de tous les hommages dont elle était l'objet.

« Eh bien! lui disait madame de Maintenon, vous vous êtes un peu livrée au hasard, et il vous mène de surprise en surprise?

— Mon Dieu, madame, je ne m'en plaindrais pas, si je ne craignais que M. de Châtellerauld ne m'en réservât d'autres qui seraient ensuite un souvenir fâcheux à son honneur.

— Son honneur, madame? Il me semblait avoir entendu dire qu'il le tenait trop haut, pour que rien y pût porter atteinte.

— Aussi, répliqua la duchesse en souriant, ne parlé-je que de son honneur conjugal. Il me paraît que M. de Châtellerauld ne le confond pas avec l'autre, et se trouve même autorisé à le traiter assez cavalièrement.

— Je vous croyais plus satisfaite de lui? Le bruit

court, cependant, que vous faites expier au duc tous ses succès passés.

— La pénitence de M. de Châtellerauld, dit la jeune femme en riant, me semble tenir un peu de celle du rat retiré dans un fromage de Hollande. Jugez-en, madame, par ce discours qu'il me tenait l'autre jour : « J'oublie sans peine un passé qu'il faut taire ! J'ai fait un mauvais rêve ! Qu'un jour nouveau se lève pour moi ! »

— Mais enfin, reprit madame de Maintenon, riant aussi, ignorant ses droits sur vous, la distinction que vous lui voulez imposer me semble difficile. Si sa pénétration allait jusqu'à l'éclairer, il parlerait en maître.

— Je reconnais, dit la duchesse, avoir entrepris une tâche au-dessus de mes moyens.

— Quand vous apportez tant d'amour à son cœur, continua gracieusement madame de Maintenon, d'où vient votre découragement ?

— De ce que les succès de la femme sont un outrage à l'épouse ! Je rêvais un amour qui ne dût pas suivre la loi fatale des tendresses vulgaires, et sur lequel les années passeraient sans le vieillir. Je crains....

— Elle craint, s'écria la princesse en riant, la légèreté de la conversion de M. de Châtellerauld, et voudrait fixer dans le devoir, un cœur qui n'a encore connu d'autre mobile que le plaisir.

— Oh ! madame, reprit vivement la jeune femme, ne me faites pas souvenir qu'il eût mieux valu oublier dans l'ombre, les insultes infligées à mon titre et à mon nom.

— Eh ! là, chère duchesse, dit gaiement la princesse, on n'est pas habitué à la Cour, à prendre les devoirs au tragique ! Faites-vous un peu des nôtres, et tâchez que l'encens de M. de Châtellerauld ne brûle pas pour la divinité d'un Olympe qu'il ne saurait escalader.

— Madame, votre Altesse en parle à son aise. Les vertus et les perfections de Monseigneur le duc de Bourgogne, lui assurent un avenir exempt de toute inquiétude.

— Ecoutez-la, ma tante, dit la princesse à madame de Maintenon. Elle ne sait pas que toute vertu a son revers. Si je mourais aujourd'hui, peut-être que le duc de Bourgogne épouserait une sœur tourière ? »

Madame de Châtellerauld sourit à cette boutade de la charmante princesse, qui pouvait bien un peu craindre l'austérité de son mari. Mais le nom de divinité, appliqué à madame de Châtellerauld, ne semblait pas exagéré, tellement elle était séduisante en ce moment.

Cette conversation avait mis, dans ses yeux, quelque

chose de tendre et de pensif, leur donnant une expression nouvelle. Sa beauté, au milieu d'une Cour si tolérante pour la jeunesse, eût été un danger, si sa fierté et ses nobles sentiments ne l'eussent préservée de toute coquetterie. Il ne tenait qu'à elle de recevoir l'encens des courtisans les plus à la mode. Mais il lui répugnait de chercher à exciter la jalousie de son mari ; et elle le voulait conquérir par des moyens aussi sérieux que son but. La tâche n'était pas facile.

Le duc très réellement épris, devait être, dans son ignorance, moins que jamais disposé à songer aux liens qui l'enchaînaient. Le bruit courait même qu'il les voulait faire rompre. Mais ceci paraissait impossible, attendu la puissance de la parenté de sa jeune femme et la signature du roi. Et l'on en parlait, plutôt comme d'une solution qu'il devait désirer, que comme d'un aveu qu'il eût osé faire.

Et cependant il y songeait. Ne pouvant attribuer qu'à la vertu, la réserve de celle qu'il aimait, il sentait qu'un jour viendrait où elle le fuirait. Sa passion grandissait, en raison des obstacles qu'elle rencontrait ; elle en était arrivée à ce point de folie où tout s'efface devant elle : gloire, avenir, devoirs. L'heure présente était la seule qui lui parût mériter qu'on s'y arrêtât.

Il en était là, en cette soirée. Assis dans un coin de la galerie, à côté du comte d'Ayen, et mêlés tous deux aux courtisans qui attendaient le roi, ils tâchaient de s'isoler en parlant bas.

« Duc, disait le comte d'Ayen, un tel amour sera votre perte !

— Eh bien ! comte, aujourd'hui l'espérance, demain l'inquiétude !

— Et en suite ? qui sait ? La jalousie avec tous ses poisons ? car enfin elle n'est pas libre.

— Qui l'assure ? d'ailleurs, est-ce que son titre de chanoinesse ne peut s'effacer ?

— Mais le votre, duc ? Est-il en votre pouvoir de lui offrir votre nom ?

— Ah ! comte ! voulez-vous me retourner le poignard dans la plaie ? J'ai pensé à tout ce que vous me dites là ; mais je ne puis partir et la laisser à mes rivaux. Quel homme, au monde, résisterait à cette voix, à cette âme qui rayonne à travers sa beauté ? Et puis, je l'aime ! Tout est là !

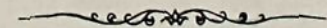
— Monsieur le duc, vous allez encore faire dire que, devant des yeux noirs, verts ou bleus, vous faites pâlir toute votre gloire. Cette fois c'est le bleu qui l'emporte. Mais je crains que la foudre ne soit pas loin de cet azur. Et vous ne pourrez faire face aux orages venus de tous côtés et qui vous menacent ! »

(La suite au prochain numéro.)

D'AST.

Explication de la Charade du 30 Août : *Corail*.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4485, et le patron découpé d'une robe à panneaux boutonnés, figurine parue à la page 99, du numéro du 26 Juillet.





Costume en cachemire et surah marron, pour fillette de huit ans et plus.

Robe en dentelle. — Sur une robe-princesse en satinette crème se monte une haute dentelle qui fait jupe, puis une chemisette en toile brodée, dont le bas fait volant. Cette chemisette est maintenue à la taille par une ceinture en velours grenat, qui prend des côtés de la robe de cachemire, et s'y agrafe; la robe forme, derrière, trois plis creux. Grand col de dentelle avec un nœud en velours grenat. Même nœud à la manche, sur le côté du parement en dentelle.

Costume en cachemire et surah marron. — Jupe en mousseline avec un plissé en surah tout autour. Devant, un plastron plissé sur lequel sont réunis, sous la taille, par une agrafe artistique, les côtés de la robe. Cette robe,



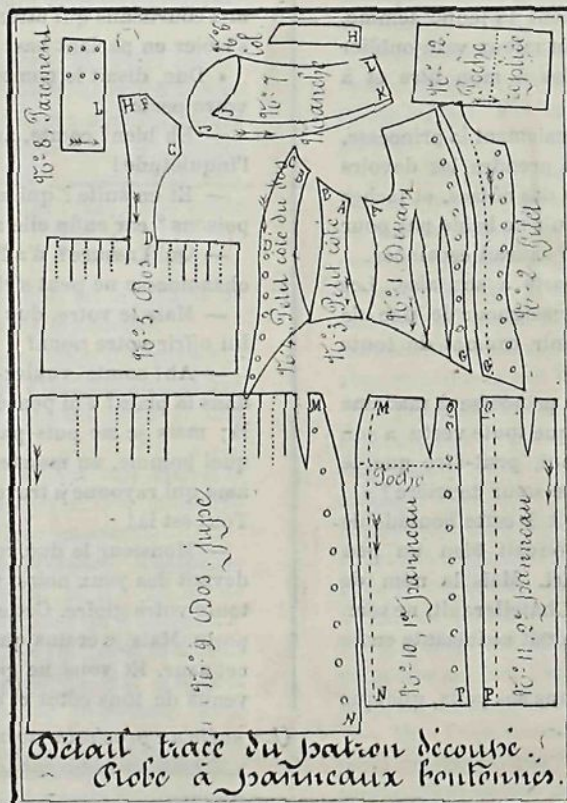
Robe en dentelle et cachemire grenat, pour enfant de quatre ans et plus.

en cachemire beige broché de pavés veloutés marron, à la jupe de derrière plissée, les plis cousus à l'envers, puis rejetés pour former une tournure. Parement et col montant en velours marron. Nœud en satin.

Explication du patron découpé.

1, Devant. — 2, Gilet. — 3, Petit côté. — 4, Petit côté du dos. — 5, Dos. — 6, Col. — 7, Manche, dessus et dessous. — 8, Parement de la manche. — 9, Jupe, dos. — 10, Panneau de côté. — 11, Deuxième panneau, devant.

Il faut pour la jupe-tunique, 2 mètres 50 centimètres d'étoffe, en 1 mètre 20 centimètres de largeur, et 2 mètres pour le corsage. Tailler les différentes parties du corsage, la doublure du devant complète, pour appliquer dessus, le gilet. Cette manière offrira plus de solidité. Le devant du corsage rabattra au moins d'un centimètre pour cacher la couture, et l'on posera tout le long, des boutons sur de fausses boutonnières; le milieu du gilet est boutonné. L'habit est plissé de plis creux, et à partir de la taille le petit côté est boutonné sur le côté de la basque. Le parement de la manche est également boutonné. Les traits à la roulette et les coches du patron dé-



Détail tracé du patron découpé.
Robe à panneaux boutonnés.

coupé correspondent aux lignes pointillées et aux lettres de raccord du détail tracé.

Jupe-tunique. — Le milieu de la tunique s'applique sur le lé-tablier de la jupe; il faudra le tenir un mètre plus long, afin d'avoir les six grands plis qui font garniture. Au bas de cette jupe on posera un plissé de dix centimètres de hauteur. A chaque panneau, dans le haut, ainsi qu'à la jupe plissée, faire la pince marquée à la roulette, ces pinces feront tourner la jupe; elles correspondent aux pinces du détail. Monter le panneau n° 1 aux lés de derrière; plisser ceux-ci. Au bord libre du premier panneau, faire les boutonnières indiquées par un trait à la roulette, et au second panneau poser des boutons bien en regard. A

l'autre bord du second panneau faire des boutonnières pour les boutons, que l'on posera sur le côté du milieu plissé de la jupe. La poche que l'on repliera à la ligne pointillée, recevra des boutons sur cette partie repliée et se montera à la ligne à la roulette. (Figurines parues dans le n° du 26 juillet.) — Nous regrettons de n'avoir pu faire paraître ce patron en août, ainsi que nous l'avait demandé plusieurs de nos lectrices.